

SOCIÉTÉ HISTORIQUE RÉGIONALE DE VILLERS-COTTERÊTS

Souvenirs du temps passé auprès du Maréchal Maunoury en 1914-1915

Ce récit n'a aucune prétention militaire. Il n'a fait appel à aucun document et ne mentionne même que très peu de dates. C'est le simple rappel des souvenirs qu'un jeune officier a gardés de l'un des plus grands chefs de la 1^{re} Guerre mondiale auprès duquel la Destinée l'avait placé. Ces souvenirs sont faits avant tout du respect, de l'admiration et de l'affection que ce grand Chef a fait éclore dans le cœur de ce jeune officier.

C'est donc sur le plan personnel, humain et même sentimental que, cinquante ans plus tard, l'homme qu'est devenu ce jeune officier a fait appel à sa mémoire, pour apporter, avec une piété toute filiale, le témoignage ému de celui qui, depuis ces temps lointains, n'a jamais cessé de penser que la Grandeur de son ancien Chef et de son Rôle fut l'un des principaux éléments de notre Victoire finale.

* * *

Lorsque la guerre éclata en 1914, je n'étais qu'un jeune lieutenant d'Artillerie de réserve de 28 ans.

Appelé l'année précédente à Paris, comme Professeur à l'École Nationale Supérieure des Mines, je m'étais fait inscrire aux cours d'État-Major destinés aux Officiers de Réserve. C'est donc comme officier d'État-Major que je fus mobilisé.

Ma première affectation fut pour moi une déception. Alors que je pensais partir de suite sur le front, j'eus la tâche ingrate et sans intérêt d'opérer, sur la place des Invalides, la réquisition des automobiles privées. Mais heureusement, cela ne dura que quelques jours, et je reçus bien vite l'affectation qui devait décider de mon sort.

Une lettre du Cabinet du Ministre de la Guerre m'enjoignait, en effet, de me mettre à la disposition du Général Maunoury, comme officier d'ordonnance, et de me présenter à cet effet sans délai à son domicile privé, avenue de Breteuil.

Je me disposais donc à prendre mon premier contact avec ce grand Général, qui devait devenir l'une de nos gloires nationales, mais dont, je l'avoue à ma grande honte, je connaissais alors à peine le nom, ayant appris seulement qu'il était un ancien Élève de l'École Polytechnique, et croyant me souvenir qu'il avait été Gouverneur militaire de Paris.

Il avait à cette époque près de 68 ans. J'en avais 28. Quarante ans d'âge nous séparaient et je me sentais bien petit, en me rendant chez ce « grand Ancien » dont on m'avait dit, entre temps, qu'il avait été l'un des plus éminents Officiers de notre Armée. J'avoue cependant, qu'à la timidité bien légitime que j'en éprouvais, se joignait aussi le petit sentiment de fierté du choix dont je venais d'être l'objet.

Mais quel serait pour le jeune lieutenant que j'étais l'accueil de ce grand Chef ? Il fut émouvant, tant il fut empreint de la part du Général et de Madame Maunoury de cette gentillesse et de cette bonté qui me donnèrent de suite l'impression que ce « vieux ménage » — c'est ainsi qu'il m'apparut dans ma jeunesse — voulait voir en moi non seulement celui qui devenait le modeste subordonné du général, mais aussi celui qui pourrait apprendre à l'aimer et à l'entourer, un jour, d'une affection filiale.

J'éprouvai, cependant, une certaine déception quand le Général me fit lire la lettre du 11 Août 1914 par laquelle le Ministre de la Guerre le chargeait de la mission spéciale d'inspecter différentes Régions non comprises dans la zone des Armées. Ce n'était donc pas encore, comme je l'espérais ardemment, le départ sur le Front. L'ordre de mission ajoutait que le Général serait accompagné pendant son Inspection par M. Noël, Maître des Requêtes au Conseil d'État.

J'ajoute, de suite, que cette déception ne dura que quelques jours et qu'elle fit place très vite à un grand espoir quand je reçus du Général, en cours de route, la confidence dont je parlerai dans un instant. En tout cas, il s'agissait de ne pas perdre une minute, car le départ en automobile du Général, de M. Noël et de moi-même, devait se faire dès le lendemain.

Je ne fis pas connaissance ce jour-là de M. Noël. Ce n'est que le lendemain, au moment du départ que je pus me présenter à lui ; et je n'oublierai pas non plus la bienveillance à la fois grave et confiante avec laquelle il accueillit à son tour le jeune Officier qui devait devenir, pour un temps indéterminé, son compagnon de route, aux côtés du Général. Je tiens à dire de suite le souvenir que j'ai conservé de cette haute personnalité, le sentiment du devoir et de sécurité qui s'en dégageait, et je n'oublierai pas l'exemple qu'il me donna ainsi pendant les quelques jours trop courts que j'eus le privilège de passer avec lui.

Puis-je ajouter que 26 ans plus tard, me trouvant autour d'une table de Conseil, à côté de M. l'Ambassadeur de France Léon Noël, dont j'étais le collègue dans ce Conseil, j'eus l'idée

de lui demander s'il connaissait l'ancien Maître des Requêtes dont il portait le nom et que le hasard m'avait fait connaître en 1914. Et j'eus l'heureuse surprise d'apprendre qu'il en était le fils. Je lui confiai alors les souvenirs que je conservais de cette lointaine époque, des jours que j'avais vécus avec son Père et l'évocation de ce passé ne fit qu'affirmer l'amitié qui nous avait déjà rapprochés l'un de l'autre.

Je n'insisterai pas sur l'histoire des quelques jours pendant lesquels le Général Maunoury accomplit la tâche qui lui avait été confiée. Nous commençâmes, si je ne me trompe, par Lille dont le Général Percin commandait la Région. Je me souviens qu'en traversant ces admirables champs de céréales qu'un mois d'Août rayonnant inondait de soleil, nous nous réjouissions de penser que ces richesses resteraient hors d'atteinte de nos adversaires. Hélas ! nul ne pouvait prévoir alors que cette zone verrait prochainement déferler l'invasion et que, pendant de longues années nous en serions privés !

Du Nord de la France, l'Inspection du Général devait se diriger vers l'Ouest et atteindre la Région de Nantes. Le passage à Nantes me promettait un grand bonheur, car je devais y retrouver ma mère et ma femme. Appartenant toutes deux à la Croix-Rouge, elles avaient tenu à participer à l'élan national. Ma mère était infirmière-chef d'un hôpital militaire de Nantes et ma femme était infirmière dans le même hôpital. Mais Nantes devait aussi, et cela je l'ignorais alors, jouer un rôle décisif dans l'histoire du Général Maunoury et, plus modestement bien entendu, dans celle de son officier d'ordonnance.

C'est en effet sur la route de Nantes que, dans l'automobile qui nous emmenait tous trois, le Général Maunoury, M. Noël et moi, le Général nous fit une confidence qui nous remplit d'émotion et d'espoir.

— L'inspection, nous dit-il, que j'effectue en ce moment n'aura qu'une durée provisoire. M. Messimy (c'était alors le Ministre de la Guerre) m'a en effet promis que je serais chargé du commandement de l'Armée que l'Etat-Major Général a prévu pour assiéger Metz. — Je pense donc et j'espère être appelé prochainement par le Ministre de la Guerre. — Oserais-je espérer, mon Général, m'empressai-je de lui dire, que si pareille éventualité se présentait, vous me feriez l'honneur de m'emmener avec vous ? — Je vous le promets, Painvin.

Ma joie fut d'autant plus profonde, que les quelques jours que j'avais passés avec le Général m'avaient déjà permis d'admirer en lui en même temps que la sûreté et la rapidité de ses décisions, la courtoisie dont s'entourait son autorité et l'infinie bienveillance qui s'en dégageait.

Nous arrivâmes à Nantes en fin d'après-midi et j'eus la grande douceur d'y retrouver les êtres chers que j'y avais laissés. Mais notre séjour fut de courte durée. Dès le lendemain matin, en effet, un message priait le Général de téléphoner d'extrême urgence au Cabinet du Ministre de la Guerre.

Nous nous rendîmes de suite au siège de la 11^e région, place Louis XVI et c'est là que le Général Maunoury apprit que le Ministre de la Guerre le convoquait sans délai à son Cabinet. Que fallait-il en conclure ? Était-ce le siège de Metz qui s'annonçait ? Nous partîmes donc précipitamment et arrivâmes à Paris dans la nuit.

Dès le lendemain matin, nous étions rue Saint-Dominique, Le Général Maunoury fut immédiatement introduit chez le Ministre et c'est avec une réelle anxiété que j'attendis, dans un coin de l'antichambre, le résultat de cet entretien. Nous avions, en effet, entre temps appris par les journaux les nouvelles militaires et elles ne nous avaient pas paru laisser présager l'imminence du siège de Metz.

Quand le Général sortit de chez le Ministre, je compris de suite à son air grave, que nos espoirs seraient déçus. Il me dit en effet que, loin d'envisager pour le moment le siège de Metz, l'État-Major se trouvait en présence de l'urgente nécessité de couvrir Verdun menacé par l'avance allemande.

Ses intentions étaient de rassembler les éléments d'une nouvelle armée, la VI^e Armée, à l'Est de Verdun, entre l'armée du Général de Castelnau au Nord et celle du Général Ruffet, au Sud, et d'en confier le commandement au Général Maunoury.

Le temps pressait. Le départ fut fixé pour le lendemain. Notre première étape devait être Vitry-le-François, siège du Grand Quartier Général du Général Joffre. et nous devions arriver dans la nuit à Verdun. Il restait donc l'après-midi pour prendre les dispositions du départ.

Notre passage à Vitry-le-François fut rapide. Le Général Maunoury fut de suite reçu par le Général Joffre. Alors que j'attendais, voisinant avec les chauffeurs des Officiers du G.Q.G., je vis sortir du G.Q.G. le Général en Chef, accompagné du Général Maunoury.

Le Général Joffre que je n'avais jamais vu, me donna l'impression d'un homme solide, bâti en force. Il se dégageait de sa personne une atmosphère de calme et de sérénité qui inspirait confiance. Il traînait légèrement une jambe, ce qui fit dire à l'un des chauffeurs : « Tiens, le Patron a aujourd'hui un cylindre qui ne donne pas ! ».

Nous partîmes de suite pour Verdun et y arrivâmes pendant la nuit. Nous descendîmes à l'Évêché qui devait servir de cantonnement au Général et à la suite modeste, réduite ce jour-là à ma seule personne, qui l'accompagnait. Le Chef de l'État-Major de la VI^e Armée avait été cependant désigné entre temps. C'était le Colonel Guillemin, jusque-là Directeur du Cabinet du Ministre de la Guerre. Il devait avoir rejoint Verdun directement.

C'est donc dans l'ambiance d'une situation grave et difficile assombrie par les nouvelles alarmantes qui fusaienr de toutes parts, que le Général Maunoury prit son commandement.

Son premier contact avec les éléments du Front ne devait pas éclaircir ce climat. Dès le lendemain de son arrivée, en effet, il se rendit au Lycée de Verdun, siège du Q.G. du Général Ruffet. Il y trouva le Général Ruffet accablé par la nouvelle désastreuse qui venait de lui parvenir. L'une de ses Divisions, prise dans le brouillard, avait été décimée par l'ennemi. J'admirai, dès ce moment, l'énergie avec laquelle le Général Maunoury réagit devant l'inquiétude qui l'accueillait.

Son second contact fut celui qu'il prit avec le Gouverneur de Verdun, le Général Coutanceau. Ce deuxième entretien devait le décevoir. Le Général Coutanceau était resté fidèlement accroché aux doctrines anciennes qui lui faisaient penser que la défense de Verdun serait assurée, avant tout, par les forts de Verdun, à l'aide du matériel et des hommes du Camp retranché dont il avait le commandement. Il n'envisageait donc pas de mettre à la disposition de la 6^e Armée les moyens dont il disposait.

Le Général Maunoury considérait, au contraire, que la défense de Verdun ne pouvait se faire que sur le Front ; mais il n'avait pas les pouvoirs d'imposer cette manière de voir au Gouverneur. J'aurai, tout à l'heure, l'occasion de souligner combien totalement opposée fut, quelques semaines plus tard, l'attitude du Général Galliéni, Gouverneur du Camp Retranché de Paris, dont la compréhension devait jouer ainsi un rôle de première importance dans la bataille de la Marne.

Je n'entrerai pas dans le détail des opérations dont le Général Maunoury prit l'initiative dans l'Est, à la tête de la 6^e Armée. Ce que nous savons tous, c'est que la présence et l'action de cette Armée eurent le résultat espéré de dégager Verdun. Tout le mérite en revient au Général Maunoury, à sa promptitude avec laquelle il sut grouper et organiser les unités qui lui arrivaient de toutes parts, principalement d'Alsace, à l'autorité avec laquelle il prit en mains les éléments de son État-Major qui s'était progressivement constitué.

Mais, rapidement, un appel arriva du G.Q.G. qui convoquait d'urgence le Général Maunoury à Vitry-le-François. Les dernières nouvelles du front étaient de plus en plus mauvaises. On savait alors que les Armées Allemandes avaient envahi la Belgique et que l'Armée Française reculait sur tout le Front, devant la pression ennemie. L'Armée Anglaise, commandée par le Maréchal French, formant l'aile gauche de l'Armée Française, participait à la retraite.

C'est donc avec une certaine anxiété que le Général Maunoury quitta Verdun. Nous partîmes encore cette fois tous les deux, en automobile. L'entretien du Général Maunoury avec le Général en Chef fut de courte durée. Les événements en effet se précipitaient.

Le plan que le G.Q.G. venait d'arrêter était de retirer du front de Verdun les éléments de la 6^e Armée et de les regrouper d'urgence à la gauche de l'armée anglaise. Le G.Q.G. confiait ainsi au Général Maunoury le rôle particulièrement difficile

d'assumer, en pleine retraite, le commandement de l'Armée qui devait, dans le plus bref délai, constituer l'aile gauche des Armées alliées, l'Armée du Maréchal French devant se trouver dès lors encadrée entre des Unités françaises. Des ordres avaient déjà été donnés par le G.Q.G. pour diriger vers le Nord les unités de la 6^e Armée et d'autres unités venant de l'intérieur.

Sitôt terminé l'entretien du Général Maunoury avec le Général Joffré, nous repartîmes sans délai pour le Nord, direction Amiens. Le Général Maunoury devait notamment retrouver dans cette ville le Général d'Amade qui y avait son Q.G.

N'ayant pu quitter qu'un peu tard Vitry-le-François, c'est dans la nuit que nous dûmes effectuer la plus grande partie de ce voyage. Je ne manquai pas d'y déployer les quelques connaissances d'officier orienteur que j'avais pu acquérir, mais j'avoue à ma grande honte que je n'évitai pas les mauvais itinéraires qui nous amenèrent, en particulier, à traverser une rivière à gué, ce qu'évidemment j'aurais dû épargner au Général.

Si je fus touché de la bienveillance avec laquelle le Général excusa les faiblesses de son Officier d'Ordonnance, j'admirai surtout le sang-froid et la sérénité avec lesquels il avait accueilli les nouvelles angoissantes de Vitry-le-François, et la prise en charge de la très lourde responsabilité dont le G.Q.G. l'avait jugé digne. Il prévoyait déjà que dans l'évolution des événements graves qui s'annonçaient, l'Armée d'aile gauche pouvait jouer un rôle déterminant. Non seulement sa bienveillance et son égalité d'humeur n'en avaient été nullement altérées, mais sa confiance dans l'avenir restait entière.

Vers minuit, nous arrivâmes dans un petit village au sud d'Amiens, Rosières-en-Santerre. Alors que nous pensions traverser un bourg endormi, nous eûmes la surprise d'y trouver la population debout, circulant dans les rues et bavardant devant les portes des maisons.

Le Général fit stopper la voiture et j'allai aux renseignements. Ceux-ci ne furent pas de nature à nous réjouir :

— Comment voulez-vous que nous soyons couchés ?, me fut-il dit. Les Uhlan sont à quelques kilomètres d'ici ; dans peu de temps, ils seront arrivés. Lorsque je rapportai au Général cette information, il secoua la tête d'un air incrédule et me dit :

— Ce renseignement n'est pas conforme aux indications qui m'ont été données au G.Q.G. Je pense qu'il convient néanmoins de s'arrêter ici pour cette nuit. Nous nous reposerons quelques heures et repartirons demain matin dès l'aube.

Je ne me souviens plus comment je me débrouillai pour trouver une chambre et un lit pour le Général. Quant à moi, je m'étendis tout habillé, mon revolver d'ordonnance en bandoulière, sur un divan devant la porte de la chambre du Général, m'imaginant, dans une conception un peu romantique de mon rôle, qu'il était de mon devoir d'être le premier obstacle à

opposer aux Allemands, s'ils devaient faire irruption dans le logement où reposait le Général. Je ne dormis pas, bien entendu, cette nuit-là. Mais tout se passa bien. A l'aube nous démarrions sans avoir vu les « Uhlan ».

Nous arrivâmes rapidement à Amiens et nous nous arrêtâmes devant le Q.G. du Général d'Amade. Il était en pleine ébullition, mais le Général d'Amade n'y était pas. Il était parti « en automitrailleuse sur le champ de bataille » dit-on au Général Maunoury.

Sans nouvelles, en effet, d'une de ses Divisions qu'il savait sérieusement engagée et redoutant le pire, il avait voulu se rendre compte par lui-même des raisons de ce manque de liaison. En réalité, nous sommes plus tard que cette Division avait été volatilisée par la brutalité de l'avance allemande. On en retrouva, paraît-il, des éléments épars dans toute la région, jusqu'au Havre.

En tout cas, le Général Maunoury ne put prendre avec le Général d'Amade le contact qu'il espérait, et sa déception était d'autant plus justifiée que les Unités du Général d'Amade devaient former les premiers éléments de la 6^e Armée dont le reste était acheminé vers le Nord par chemin de fer.

C'est donc dans des circonstances plus tragiques encore qu'on ne pouvait le croire, que le Général Maunoury prenait le commandement d'une Armée dont les Unités combattantes et l'État-Major n'étaient encore qu'en cours de route et qui devait former l'aile gauche d'un front en pleine retraite. J'ajoute qu'il devait se rendre compte combien la rapidité de la retraite à laquelle était contrainte l'Armée anglaise compliquerait également sa tâche.

Le devoir le plus urgent du Général était, pour l'instant, de donner les instructions voulues pour que les points de débarquement des Unités de l'Armée fixés à leur départ, ne se trouvassent pas, au moment de leur arrivée dans la zone ennemie. L'avance allemande se poursuivait en effet, sans répit.

Aidé du petit noyau des Officiers de son État-Major qui commençaient à le rejoindre, il arriva dans des conditions matérielles particulièrement précaires, à faire face à cette première tâche.

Mais j'eus, dès les premiers jours, l'impression que son plan était fixé ; et c'est à mon avis, le génie avec lequel il le concut qui rendit possible la bataille de la Marne et permit la Victoire qui sauva Paris et la France.

Je n'hésite pas à penser — et je le dis de suite en préambule au récit qui va suivre — que le Général Maunoury fut alors le chef miraculeux auquel l'Histoire n'a pas suffisamment rendu hommage et dont le nom doit rester étroitement associé dans nos cœurs à ceux du Général Joffre et du Général Galliéni.

Pendant toute cette retraite angoissante et combien pénible, qui obligeait en outre le Général et son État-Major à changer

chaque jour de cantonnement, la volonté du Général fut en effet, d'une part de procéder dans les plus brefs délais au regroupement de ses Unités, de façon à rendre son Armée aussi rapidement que possible apte au combat ; et, d'autre part, d'éviter, pendant cette retraite, tout engagement avec l'ennemi. Cette dernière mesure avait pour but de masquer à celui-ci la formation à l'Ouest de l'Armée anglaise de l'important potentiel de combat que devait finalement constituer la 6^e Armée.

Comme je le disais tout à l'heure, la rapidité de la retraite de l'Armée anglaise rendait cette opération périlleuse, car elle laissait périodiquement en flèche les Unités de l'Armée Maunoury ; mais elle avait aussi un avantage.

L'ennemi, ignorant en effet, jusqu'au bout, la présence de cette dernière ou, tout au moins, négligeant son importance, n'eut qu'un but : accélérer son avance pour couper de Paris l'Armée anglaise qui, pensait-il, fornrait toujours l'aile gauche de l'Armée alliée, rompre, de ce fait, toute liaison entre cette dernière et Paris et s'assurer ainsi une entrée triomphale dans la Capitale isolée de ses Unités combattantes.

Je ne m'étendrai pas sur les péripéties de notre propre retraite pendant laquelle le Général Maunoury ne cessa de conserver son calme, sa bienveillance et sa confiance. Et pourtant l'angoisse étreignait nos coeurs et les Officiers les plus chevronnés de son État-Major n'arrivaient pas toujours à la masquer.

Je n'évoquerai que notre passage dans une petite localité, Saint-Just-en-Chaussée, si je ne me trompe. Nous y arrivâmes tard dans la soirée. Le Général, comme d'habitude, y dîna avec les officiers qui l'accompagnaient. Au cours du dîner, il fixa son départ et celui de son État-Major pour le lendemain matin, à 6 heures (si j'ai bonne mémoire). Puis, nous rejoignîmes, lui et moi, les deux logements voisins qui nous avaient été réservés.

Il faisait une belle nuit d'Août et le ciel était étoilé. Subitement, le Général me dit : — Je pense, réflexion faite, qu'il vaudrait mieux partir demain dès l'aube. Par ce beau temps, d'ailleurs, ce sera plus agréable et, en outre, notre journée de demain doit être très chargée. Donnez des instructions, Painvin, pour que notre départ et celui de l'État-Major soit avancé d'une heure et demie ». Je pris immédiatement les dispositions voulues pour que tout le monde fût avisé de la décision du Général, et nous démarrâmes tous le lendemain à 4 h. 1/2.

Or, à 6 heures, heure primitivement fixée pour notre départ, des éléments de cavalerie allemande occupaient déjà entièrement la localité que nous venions de quitter. Il s'en était donc fallu de bien peu pour que le Général et tout son État-Major ne fussent faits prisonniers. La sagesse et l'intuition de notre Chef nous préservèrent ce jour-là du pire. Qu'est-ce que le destin de la France si la Providence ne l'avait ainsi inspiré ?

C'est ainsi que d'étapes en étapes nous nous rapprochions rapidement de Paris.

Nous arrivâmes un soir à Creil, c'est-à-dire dans la zone du Camp retranché de Paris, zone placée sous l'autorité directe du Gouverneur Militaire de Paris, le Général Galliéni. Dès lors, le Général Maunoury ne dépendait plus du Général en Chef, qu'à par l'intermédiaire du Général Galliéni, sous les ordres duquel il avait à se mettre.

Ses premiers soins furent donc, dès le lendemain matin, de se rendre aux Invalides, siège du Gouverneur. Nous y partîmes, comme d'habitude, tous deux.

Bien entendu, je ne prenais part à aucun de ces entretiens officiels. Mais le Général me faisait le très grand honneur de me donner en cours de route quelques-unes de ses impressions qui me permettaient de suivre l'évolution de ses pensées. C'était une inestimable marque de confiance que je n'oublierai pas.

C'est ainsi qu'il me confia le programme qu'il comptait présenter au Général Galliéni. Le regroupement de la 6^e Armée était, me dit-il, terminé. Elle se trouvait, dès à présent, apte au combat et prête à l'offensive. Elle avait son front face au Nord, comme le reste des Armées. Par suite de la prudente tactique de retraite qu'il avait observée, les Allemands qui poursuivaient toujours l'Armée anglaise, paraissaient en ignorer totalement la présence. Son idée était de proposer au Général Galliéni et, par son intermédiaire, au Général Joffre, d'ordonner la conversion face à l'Est du front de la 6^e Armée et son offensive brutale dans le flanc de l'Armée allemande, face à l'Ourcq, cette offensive s'accompagnant de l'arrêt sur la Marne de la retraite de l'Armée alliée.

Un si vaste projet, qui engageait si complètement la responsabilité du Général, puisqu'il reposait sur la force de combativité de la 6^e Armée, n'altérait en rien sa sérénité et sa bienveillance.

C'est ainsi qu'en traversant Ecouen, nous vîmes une batterie de canons de 75 stoppée sur la place et quelques officiers devisant ensemble, parmi lesquels je reconnus mon jeune frère. Je le signalais au Général. Il fit de suite arrêter la voiture. Je lui présentai mon frère. Il eut la gentillesse de l'inviter le soir-même à sa table, à la Maison de la Légion d'Honneur d'Ecouen, où nous devions avoir notre prochain cantonnement, afin de me permettre de passer une soirée avec lui.

Le Général Maunoury sortit très satisfait de son entretien avec le Général Galliéni. Ce dernier lui avait d'abord fait une déclaration de principe totalement différente de celle du Gouverneur de Verdun.

— Le sort de Paris, lui dit-il en substance, se jouera sur le champ de bataille et non dans les Forts du Camp Retranché. Vous pouvez donc faire appel, dans toute la mesure où vous le jugerez utile, au réservoir d'hommes et de matériel dont je dispose dans le Camp Retranché. Considérez qu'il est dès à

présent à votre disposition et n'hésitez pas à me faire part de vos besoins.

Par ailleurs, le Général Galliéni avait prêté une oreille très attentive au projet tactique du Général Maunoury et lui avait promis de le faire sien en l'appuyant auprès du Général en Chef. Une seule incertitude subsistait : quelle serait la réaction du Maréchal French devant ce projet ? Ce dernier avait, en effet, pendant toute la retraite, marqué sa volonté de conserver une certaine indépendance d'action, et je crus comprendre que les liaisons de l'Armée anglaise avec le Général en Chef laissaient un peu à désirer.

La réponse du G.Q.G. ne se fit pas attendre. Il était d'accord sur le plan projeté, sous réserve naturellement de la participation de l'Armée anglaise à cette opération, et il priaît le Général Maunoury de prendre directement contact avec le Maréchal French, afin d'obtenir de lui son ralliement à ce nouveau programme.

Il s'agissait bien là, en effet, d'un nouveau programme. Car, ainsi que chacun le sait aujourd'hui, le plan du G.Q.G. était de retraiter jusqu'à la Seine et il ne prévoyait pas alors qu'une offensive générale pût être déclenchée avant ce moment. La substitution du front de la Marne à celui de la Seine, dont les détails avaient été mûrement élaborés, représentait de la part du Général Joffre et de son État-Major une volonté d'adaptation aux circonstances dont on ne peut qu'admirer sans réserves la valeur.

Ce fut donc, en définitive, au génie de trois hommes, le Général Maunoury, le Général Galliéni et le Général Joffre et à leur union dans la conception, la compréhension et la décision que notre Pays doit d'avoir connu le « Miracle de la Marne ».

Une démarche urgente restait cependant à accomplir : celle dont avait été personnellement chargé le Général Maunoury auprès du Maréchal French.

Le choix du Général Maunoury pour cette mission était particulièrement heureux. Car, si celui-ci était un grand Chef militaire, ses qualités de finesse et de courtoisie lui valaient d'être aussi un diplomate consommé. Et c'était enfin un véritable « gentleman » que le Maréchal French trouverait en lui.

Nous partîmes donc une fois de plus tous deux au Q.G. du Maréchal French, qui était installé dans un château près de Melun.

Nous nous y trouvâmes transportés, dès notre arrivée, dans une ambiance bien différente de celle qui nous était familière. C'est ainsi que, pendant que le Général conversait avec le Maréchal French, ayant eu l'occasion d'entrer dans la salle du 3^e Bureau, j'eus la surprise d'y trouver les officiers anglais allongés à plat ventre, à même le plancher, sur de vastes cartes déployées, dont ils effectuaient ainsi plus commodément l'étude.

Mais tout cela ne présentait pour moi qu'un bien petit intérêt au regard de la partie qui se jouait dans le bureau du Maréchal French.

C'est donc avec anxiété que j'épiai la sortie du Général Maunoury. Dès que je le vis paraître, je compris à son expression que la partie était gagnée et que les craintes du G.Q.G. s'avéraient vaines. Le Maréchal French acceptait de stopper sur ses positions et s'engageait à participer à une offensive générale, dès que les ordres lui en seraient donnés.

Là encore, il faut rendre hommage au Général Maunoury qui sut dans un entretien relativement court, trouver les mots qu'il fallait pour resserrer entre les deux Armées alliées les liens de confiance et d'amitié que les premières semaines de guerre avaient peut-être un peu relâchés, mais qui restaient indispensables pour notre commune victoire.

Dès lors, le plan qu'avait conçu le Général Maunoury se réalisa rapidement. La conversion du front de la 6^e Armée, face à l'Est, c'est-à-dire face à l'Ourcq, s'opéra sans que l'ennemi parût s'en rendre compte.

Le Q.G. de la 6^e Armée qui avait lui-même quitté Creil, puis Ecouen, s'était provisoirement établi au Raincy, à l'Est de Paris, dans les faubourgs mêmes de la Capitale. C'est de là que le 4 septembre 1914 le Général Maunoury adressait à ses troupes l'Ordre général qui les préparait à une offensive imminente, et le 5 septembre, si j'ai bonne mémoire, l'offensive générale se déclenchaît.

De cette période glorieuse qui marqua un tournant décisif dans l'histoire de notre Pays, je ne pourrais rien dire que chacun de ceux qui l'ont vécue ne sache et ne porte en lui-même comme un dépôt sacré. C'est donc seulement aux souvenirs personnels que ma présence auprès du Général Maunoury me permit de graver dans mon cœur, que je limiterai mon récit.

D'abord l'avance foudroyante, au cours des premiers jours, de la 6^e Armée dans sa marche vers l'Est, preuve manifeste, nous sembla-t-il, que les Allemands ignoraient sa présence à l'aile gauche de l'Armée anglaise, accrut, si possible, la confiance du Général Maunoury et son inébranlable foi dans l'issue de la grande bataille qui venait de s'engager, mais laissa inchangés son calme et sa sérénité apparents.

C'est aussi en ces jours si remplis, que je vis naître et se développer l'histoire des « Taxis de la Marne ». Voici dans quelles circonstances :

Le Général Maunoury quittait chaque matin son Q.G. pour se rendre de très bonne heure au poste de Commandement qu'il fixait aussi près que possible de la ligne de front. Il y passait toute la journée. C'est de là qu'entouré de son État-Major, il envoyait ses ordres aux Unités du Front et il n'en repartait que le soir, parfois très tard, pour regagner son Q.G.

Ce fut d'abord Compans, puis Saint-Soupplets qu'il choisit

ainsi pour ce poste avancé. Je crois me souvenir que c'est au Q.G. du Raincy où nous rentrâmes un jour tard dans la nuit, le Général et moi, venant du poste de Commandement de Compans sans doute, que nous trouvâmes le Général Clergerie, Chef d'État-Major du Général Galliéni.

Nous n'avions pas diné, le Général et moi, et le Général Clergerie nous accompagna dans le local où un frugal repas devait nous être préparé. Après avoir laissé quelque répit au Général Maunoury, dont la journée, bien que satisfaisante dans ses résultats, avait été harassante, le Général Clergerie lui dit :

— Mon Général, vous savez combien le Général Galliéni suit avec attention les opérations de la 6^e Armée et combien il se réjouit des succès qu'elle vient de remporter. Vous savez aussi, car il vous l'a dit, que les moyens dont il dispose comme Gouverneur de Paris sont très étendus et que ces moyens il les met à votre disposition dans toute la mesure où ils vous seraient utiles. Je suis donc spécialement chargé par lui de vous demander si vous avez, à l'heure actuelle, un souhait à formuler qu'il pourrait vous aider à réaliser.

Le Général réfléchit un instant et lui répondit :

— Je vous remercie, mon Général. J'ai effectivement un très grand désir, celui de voir arriver dans le plus bref délai possible le 4^e Corps d'Armée (Général Boell). Il a déjà dû quitter Le Mans et doit arriver incessamment à Paris pour être acheminé ici. J'ai très grande hâte de pouvoir mettre en ligne son infanterie. Si le Général Galliéni pouvait faire activer le transport de ces deux divisions, il m'apporterait une aide considérable.

Le Général Clergerie se recueillit pendant quelques minutes :

— Je vois, mon Général. Je transmettrai votre désir au Général Galliéni, et je suis certain qu'il pourra agir utilement dans cette voie.

Puis, après quelques minutes de silence pendant lesquelles le Général Clergerie sembla se concentrer, il reprit : — « Mon Général, j'ai une idée qui vous surprendra peut-être, mais qui, je crois, pourrait permettre de hâter grandement l'arrivée sur le front de l'infanterie de ces deux divisions. Les pouvoirs du Général Galliéni, comme Gouverneur, lui donnent la possibilité de réquisitionner tous les taxis de Paris. Si, dès l'arrivée à Paris du 4^e Corps, les fantassins des deux Divisions trouvaient à leur débarquement ces taxis prêts à les emporter, ils pourraient être transportés sans délai à pied d'œuvre et cette opération permettrait de gagner un temps précieux ».

Le Général Maunoury resta un moment songeur, puis il regarda en souriant le Général Clergerie et lui répondit :

— Je ne suis pas à même, mon Général, de me rendre compte de ce que donnerait ce mode d'acheminement. Mais, en tout cas, je vous prie de dire au Général Galliéni que je m'en remets entièrement à lui et que je le remercie d'avance de tout ce

qu'il pourra faire pour satisfaire au souhait que je viens de vous exprimer.

Et c'est ainsi que les « Taxis de la Marne » entrèrent dans l'Histoire. Ils partirent de nuit de Paris. Le Q.G. du Général Maunoury avait alors quitté le Raincy pour s'installer à Claye-Souilly. C'est de là que les Officiers de l'État-Major de la 6^e Armée durent s'égailler sur toutes les routes qui venaient de Paris, pour recueillir et orienter vers le front les diverses files de taxis en lesquelles s'était rapidement tronçonnée dans l'obscurité la suite imposante de taxis qui emportait sur le Champ de bataille de l'Ourcq les fantassins du 4^e Corps.

Il ne m'appartient pas de juger si ces derniers purent être ainsi mis en ligne plus vite qu'ils ne l'eussent été par les voies normales.

Ce que je tiens avant tout à exalter dans cette opération, c'est qu'elle fut le symbole de l'élan irrésistible qui unissait alors dans une même volonté de vaincre l'énergie de tous les français et que les Parisiens eurent ainsi la fierté de pouvoir joindre d'une façon plus spectaculaire, la flamme de leur patriotisme à celle qui brûlait tous les coeurs

Les « Taxis de la Marne » doivent, dans notre mémoire, garder une place toute spéciale.

Je crois me souvenir que c'est pendant cette période héroïque que le Général Maunoury reçut la nouvelle que son fils, le Capitaine Maunoury, venait d'être très grièvement blessé. Je fus témoin de l'angoisse qui étreignit alors son cœur de Père. Mais je fus également témoin du courage indomptable avec lequel il sut la masquer à son entourage, lui donnant, par sa sérénité voulue, l'exemple de l'énergie avec laquelle il fallait, dans les circonstances exceptionnelles que nous travisions, savoir ensevelir dans son cœur ses douleurs familiales. Je fis, bien entendu, l'impossible pour obtenir des précisions sur la blessure du Capitaine Maunoury, et la Providence voulut bien qu'après avoir craint le pire, le Général pût être rassuré, la blessure, quoique grave, ne mettant pas la vie de son fils en danger.

Le poste de Commandement de Saint-Soupplets m'a laissé également un souvenir qui symbolise à mes yeux la haute vertu avec laquelle le Général alliait grandeur et servitude militaires.

Après les premiers jours où, comme je l'ai dit, l'avance de la 6^e Armée avait été foudroyante, celle-ci se trouva brusquement aux prises avec une résistance acharnée qui s'accompagna de combats sanglants. L'attaque de la 6^e Armée avait évidemment déterminé une véritable succion des troupes adverses. L'ennemi avait dû les prélever sur le reste du Front, ce qui était bien conforme au plan français.

La bataille se développait alors en pleins champs; en terrain découvert. Le Général, entouré de quelques officiers, se rendait

souvent près de la ligne de combat, en un point d'où il pouvait suivre à la jumelle, sinon à l'œil nu, les mouvements des troupes.

Le champ de bataille, parsemé des pantalons rouges de nos fantassins — de nos zouaves en particulier — des cadavres ballonnés, des chevaux et des tas fumants où les allemands avaient empilé leurs morts pour les brûler avant de battre en retraite, formait un décor impressionnant au milieu duquel s'affirmaient inlassablement le courage et la ténacité de nos troupes.

C'est en rentrant, un soir, d'une telle journée où la lutte avait été particulièrement âpre, et même indécise, que le Général Maunoury me dit à brûle-pourpoint :

— Vous donnerez ce soir des instructions pour que chaque matin, de bonne heure, les chevaux des Officiers viennent nous rejoindre à Saint-Soupplets. Les ordonnances qui les y conduiront les ramèneront en fin de journée à Claye-Souilly.

Et comme je regardais le Général Maunoury d'un air interrogateur, il me dit : — Vous savez, Painvin, que la consigne du Général en Chef est formelle : vaincre ou mourir sur place. Si les événements tournaient mal, je tiens à me rendre moi-même à cheval sur la ligne de front, avec mes officiers. Je vous prie cependant de garder pour vous la raison de ces déplacements — où l'on pourra ne voir, ajouta-t-il en souriant, qu'un souci d'hygiène pour la cavalerie de l'État-Major.

Et, dès le lendemain, nos chevaux vinrent nous rejoindre à Saint-Soupplets. Dieu soit loué ! ce va-et-vient ne dura que très peu de jours. Car, rapidement, ce fut le décrochage général de l'Armée allemande et sa retraite précipitée.

Les batailles de l'Ourcq et de la Marne étaient gagnées.

C'est à Saint-Soupplets que le Général Maunoury rédigea le magnifique Ordre du Jour adressé aux Unités de la 6^e Armée et destiné « à être lu devant les troupes assemblées ».

J'ai conservé, dans mes archives personnelles, un exemplaire de ce document, qui fut modestement transcrit en écriture manuelle et diffusé à l'aide d'un ronéotage imparfait. J'en reproduis ci-dessous le texte émouvant :

« La VI^e Armée vient de soutenir pendant cinq jours entiers, « sans aucune interruption ni accalmie la lutte contre un « adversaire nombreux et dont le succès avait, jusqu'à présent « exalté le moral. La lutte a été dure, les pertes par le feu, « les fatigues dues à la privation de sommeil et parfois de « nourriture ont dépassé tout ce que l'on pouvait imaginer. « Vous avez tout supporté, avec une vaillance, une fermeté « et une endurance que les mots sont impuissants à glorifier « comme elles le mériteraient.

« CAMARADES, le Général en Chef nous a demandé, au nom « de la Patrie, de faire plus que notre devoir, vous avez

« répondre à son appel au-delà même de ce qui paraissait possible.

« Grâce à vous, la Victoire est venue couronner nos drapeaux et maintenant que vous en connaissez les glorieuses satisfactions, vous ne la laisserez plus échapper.

« Quant à moi, si j'ai fait quelque bien, j'en ai été récompensé par le plus grand honneur qui m'aït été décerné dans ma longue carrière : celui d'avoir commandé des hommes tels que vous.

« C'est avec une vive émotion que je vous remercie de ce que vous avez fait, car je vous dois ce vers quoi étaient tendus, depuis 44 ans tous mes efforts et toutes mes énergies : la Revanche de 1870.

« Merci donc à vous et honneur à tous les combattants de la VI^e Armée ».

Signé : MAUNOURY.

(à lire devant les troupes assemblées)

C'est aussi à Saint-Soupplets que le Général Maunoury apprit que le Gouvernement avait reconnu le rôle qu'il avait joué dans le déroulement de ces glorieux événements en lui décernant, dans la Légion d'Honneur, la plus haute distinction, celle de Grand-Croix.

Dès lors, toutes les forces furent tendues vers la poursuite de l'adversaire.

Dès le 11 septembre, à 0 h. 30, le Général signait un ordre d'opérations, daté de Claye-Sovilly, qui commençait par les termes suivants :

« Les forces allemandes cèdent sur la Marne et en Champagne devant les Armées du Centre et de l'aile gauche. Pour affirmer et exploiter le succès, il convient de poursuivre énergiquement le mouvement en avant, de façon à ne laisser à l'ennemi aucun répit. La victoire est maintenant dans les jambes de notre infanterie ».

Le même ordre d'opérations se terminait par l'indication suivante : « Poste de commandement de l'Armée : Saint-Soupplets jusqu'à midi — Antilly à partir de midi ».

La retraite allemande s'affirmait.

Ce même jour, 11 septembre à 18 h. 30, le Général Maunoury signait, en effet, à Antilly, un nouvel ordre d'opérations pour la journée du 12 septembre qui se terminait par l'indication suivante :

— Q.G. de la VI^e Armée : Villers-Cotterêts.

C'est donc le 12 septembre au soir, que le Général Maunoury s'installait avec son État-Major à Villers-Cotterêts.

La bataille s'était poursuivie pendant deux jours sur tout le front avec acharnement, les arrière-gardes allemandes opposant une résistance désespérée à l'élan irrésistible de nos troupes.

Les unités de la 6^e Armée avaient déjà réussi à franchir l'Aisne, dont l'ennemi avait détruit les ponts et s'étaient alignées sur la rive droite du fleuve, notamment au Nord de Soissons, dont elles occupaient la cote 132, cette position formant l'aile droite de la 6^e Armée, tandis que l'aile gauche se trouvait aux environs de Compiègne.

Nous espérions alors que Villers-Cotterêts ne serait qu'une étape et que, bien rapidement, la poursuite reprendrait vers le Nord.

Mais Villers-Cotterêts fut, en fait, pour le Q.G. de l'Armée Maunoury l'aboutissement de sa marche victorieuse. La guerre des tranchées allait s'organiser sur l'ensemble du front. Les troupes allemandes commençaient à s'enterrer, et les nôtres firent bientôt comme elles.

Ce fut ainsi pendant près de six mois que le Général Maunoury dut maintenir son Q.G. à Villers-Cotterêts, jusqu'au jour où, comme je le dirai plus loin, blessé très grièvement dans une tranchée de 1^{re} ligne, il dut être évacué du Front dans un état si alarmant que celui-ci parut, alors, ne plus laisser d'espoir.

A notre arrivée à Villers-Cotterêts, le 12 septembre, ce fut d'abord dans un hôtel, sur la route de Paris, à droite en entrant dans la ville, que le Général installa ses Bureaux et ceux de son État-Major. Mais son séjour à cet endroit ne fut que de courte durée, et, très rapidement, le Q.G. s'établissait dans l'immeuble de la rue Demoustier où se trouve aujourd'hui le Musée Alexandre Dumas et qui est le siège de la Société historique de Villers-Cotterêts.

Et alors, commença cette longue période où l'immobilité relative du front, succédant à la guerre de mouvement, rendait les journées parfois plus lourdes encore et l'attente plus pénible.

Le début fut cependant marqué par d'âpres combats, souvent très meurtriers, au cours desquels les Unités de la 6^e Armée, multipliant leurs offensives, firent l'impossible pour déloger l'ennemi de ses positions.

Pendant toute cette période, la bataille fit particulièrement rage dans la région de Compiègne où les troupes de la 6^e Armée, alignées maintenant face au Nord, formaient l'aile gauche des Armées alliées. L'ennemi y déploya tous ses efforts pour tourner à son tour, mais sans y parvenir, le flanc gauche de la 6^e Armée.

La lutte se développait aussi avec âpreté au Nord de l'Aisne, à Sacy, Vingré, Nouvron et au Nord de Soissons, à l'aile droite de l'Armée où nos Unités tentaient d'élargir leur tête de pont.

Le Général Maunoury, pendant cette dure bataille, ne cessa de parcourir la ligne de feu, d'Ouest en Est, donnant à tous l'admirable exemple de ses dons d'énergie, de science tactique et de sagesse.

Mais malheureusement, les munitions d'artillerie de l'Armée française s'étaient trouvées presque complètement épuisées après la bataille de la Marne. La nouvelle tragique nous en était parvenue à Villers-Cotterêts et le G.Q.G. avait donné l'ordre formel d'en mesurer l'emploi au strict minimum.

Dès lors nos fantassins ne trouvaient plus, au cours de leurs offensives, l'appui massif et déterminant que leur avait donné jusque-là l'artillerie. La puissance défensive qu'offrait la tranchée à nos adversaires n'en prenait ainsi qu'une plus grande importance, et c'est souvent en vain que s'y heurtaient courageusement nos vagues d'assaut.

L'histoire a trop souvent raconté ces journées héroïques où les troupes alliées, après la victoire de la Marne, s'acharnèrent sur tout le front contre la résistance allemande pour que je m'étende davantage sur ce sujet.

Elle raconte aussi cette « course à la Mer » qui, de Compiègne à la Mer du Nord, fit s'aligner face à face armées alliées et armées allemandes, ces dernières cherchant inlassablement à déborder l'aile gauche des Armées alliées, et celles-ci s'y opposant en allongeant leur front.

C'est ainsi que les corps d'Armée de l'aile gauche de l'Armée Maunoury (13^e et 14^e C.A.) passèrent, dès la fin septembre, à la 2^e Armée et que la 6^e Armée cessa, dès cette époque, de former l'aile gauche du front allié. Elle se trouvait, à partir de ce moment, encadrée entre la 2^e Armée, à gauche (Général de Castelnau, si je ne me trompe) et la 5^e Armée à droite (Général Franchet d'Esperey).

Les souvenirs que je conserve du Général Maunoury se trouvent donc dès lors intimement liés à ceux de la petite ville où la Providence lui avait fait fixer son Q.G. et à ceux de la région qui l'environnait. Ils se trouvent également associés à la mémoire de ceux qui l'entourèrent de leur dévouement, soit à l'État-Major, soit dans les Unités du Front.

Sans pouvoir les citer tous, car ma mémoire ne le permettrait pas, je tiens cependant, à rappeler quelques-unes de ces silhouettes qui nous furent alors si familières et qui animèrent de leur présence cet immeuble de la rue Demoustier dont Villers-Cotterêts fête le glorieux passé en cette journée du 18 juillet 1965.

C'est d'abord le Colonel Guillemin qui, comme Chef d'État-Major, avait, dès Verdun, apporté au Général Maunoury une collaboration si efficace.

Puis, le Commandant Rolland, chef du 1^{er} Bureau, Officier de Zouaves, dont la bonhomie souriante, jointe à une grande expérience, attirait toutes les sympathies.

Le Commandant Dutilleul, officier d'artillerie, chef du 2^o Bureau, qui enveloppait d'une rigidité sévère les mystères qu'il maniait à la tête du Service de Renseignements.

Le Commandant Schneider, chef du 3^o Bureau et gendre du

Général Maunoury, officier d'artillerie, qui alliait beaucoup d'entrain et parfois même d'humour à ses vastes connaissances stratégiques. Il formait équipe avec le Capitaine Douglas, officier de Chasseurs Alpins, le Capitaine Goudaud, tirailleur marocain, puis le Commandant Mittelhauser, officier d'artillerie. L'action de ces Officiers fut capitale, car ils étaient les éléments agissants du Service des Opérations et avaient déjà joué un rôle fondamental au cours de la bataille de l'Ourcq.

Et enfin, à la tête du Service du Courrier, le Commandant Franchet d'Esperey, frère du Général, auquel il portait une admiration bien justifiée et dont il se complaisait à nous raconter les succès à la tête de la 5^e Armée.

Sur le front, j'évoquerai d'abord le souvenir du Général de Lamaze, commandant le 5^e Groupe de Divisions de Réserve (55^e et 56^e D.R.). Celui-ci tenait l'aile droite de l'Armée Maunoury. Ses unités occupaient notamment Soissons et ce sont elles qui s'étaient accrochées, au Nord de cette ville, à la cote 132. Son Q.G. était installé au Château de Belleu, au Sud de l'Aisne. Je reviendrai plus loin sur les journées angoissantes que le Général Maunoury vécut dans cette partie du front.

Puis, au centre de l'Armée Maunoury, se trouvait le 7^e Corps d'Armée, commandé par le Général Vautier. Il tenait nos tranchées au Nord de l'Aisne, notamment à Vingré, Nouvron, Quennevières. La 14^e Division qui lui appartenait, était sous les ordres du Général Villaret. C'est cette zone du front qui devait connaître le jour tragique où le Général Maunoury tombait grièvement blessé, sous les balles ennemis.

Enfin, l'Est du Front était tenu par le Général Ebener, commandant le 6^e Groupe de Divisions de Réserve (61^e et 62^e D.R.) et dont le Q.G. se trouvait à Croutoy.

Chaque matin, de bonne heure, le Général Maunoury, accompagné du Colonel Guillemin, de plusieurs officiers de son État-Major et de moi-même, quittait Villers-Cotterêts pour se rendre à un poste de commandement qu'il choisissait aussi près que possible du front.

Ce fut, pendant les premiers jours, le petit village de Croutoy, à l'Est du front ; la bataille était, en effet, à ce moment, plus violente à la gauche de la 6^e Armée qui formait encore à cette époque l'aile gauche des Armées alliées.

Puis ce fut Cœuvres, dans ce vieux château ceinturé de douves, dont l'un des bâtiments servit, pendant longtemps, d'hôpital provisoire et dont l'autre, à gauche en entrant, fut réservé au Général Maunoury et à ses services. Il était poignant de compter, chaque matin, en y arrivant, le nombre de nos malheureux camarades de combat, morts pendant la nuit à l'hôpital. On trouvait leurs corps alignés sur le petit rempart le long des douves, en attendant que les Services de l'arrière viennent les emporter.

Ce fut enfin, le Château de Montgobert, propriété ancienne

du Maréchal Davout, qui appartient encore à l'un de ses descendants, le Comte d'Albufera.

C'est là que le Général Maunoury reçut un jour la visite du Général Joffre qui y déjeuna. Ce souvenir reste d'autant plus vivant dans mon esprit qu'après son départ, le Général Maunoury me fit la confidence suivante :

— Le Général Joffre pense que la guerre peut encore durer longtemps ; mais il considère que la Bataille de la Marne en a été le tournant décisif, et que, quels que soient les efforts que fasse l'ennemi pour la prolonger, nous devons penser que nous l'avons d'ores et déjà gagnée.

Cet optimisme du Grand Chef de l'Armée française que nous savions si sage et si prudent dans ses jugements, nousaida grandement à surmonter les moments d'impatience que suscitait en nous le déroulement parfois monotone des jours que nous vivions alors.

D'ailleurs le Général Maunoury s'appliquait à rompre lui-même cette monotonie.

Chaque matin, ou presque chaque matin, il partait en effet avec moi en automobile sur la ligne de front, afin de parcourir lui-même les tranchées de première ligne et de visiter les positions d'artillerie avancées. Il se faisait accompagner dans ces visites par le Général commandant le Corps d'Armée, par les Généraux de la Division, de la Brigade, et par les officiers du Secteur qu'il visitait.

Il voulait s'assurer par lui-même de l'état des tranchées, du moral des hommes, de celui de leurs chefs, et se rendre compte, surtout, de la façon dont les contacts étaient assurés sur le plan humain, entre les troupes et leurs chefs.

Ces visites, parfois, n'étaient pas sans danger ; car les tranchées françaises et allemandes n'étaient souvent distantes que de quelques mètres. Par ailleurs leur accès nécessitait, dans bien des cas, des acheminements à pied, parfois en terrain découvert. Le Général Maunoury dut alors, comme nos Camarades de Troupe, savoir s'allonger sur le sol, en attendant que les rafales de balles ou les « marmites » nous permettent de reprendre notre marche. L'exemple de courage tranquille que donnait à tous ce Commandant d'Armée, en affrontant ces risques d'un cœur léger, restera gravé dans ma mémoire.

Bien entendu, je portais toujours sur moi, lors de ces tournées, un périscope que je tendais au Général dès que je le voyais sur le point de commettre une imprudence. Il était formellement interdit aux hommes de sortir leurs têtes des tranchées ou de regarder par un créneau. Je m'appliquais, à l'aide de mon périscope, à éviter au Général d'enfreindre lui-même cette discipline.

C'est au cours de la visite que nous fîmes d'une position avancée d'artillerie, que je vis pour la première fois le Colonel Nivelle. Il commandait à cette époque une importante formation



*Le Maréchal MAUNOURY, alors Général commandant la 6^e Armée, sortant de son Etat-Major de Villers-Cotterêts (23 Janvier 1915).
Cet immeuble est actuellement occupé par le Musée A. Dumas et la Société Historique Régionale.*

d'artillerie derrière le front du 7^e Corps d'Armée. Je ne me doutais pas alors qu'il succéderait un jour au Général Joffre à la tête de l'Armée française.

Si la monotonie des journées était ainsi rompue pendant les matinées, il n'en restait pas moins que les après-midi me paraissaient parfois longues. Le Général les consacrait, en effet, à ses Officiers d'État-Major et aux visiteurs qu'il devait recevoir.

C'est alors que j'eus l'heureuse fortune de faire la connaissance d'un Officier du Chiffre, Officier de l'Active, qui venait d'être détaché au 2^e Bureau de la 6^e Armée, le Capitaine Paulier.

Celui-ci me révéla (j'étais l'homme de confiance du Général et il pouvait me parler à cœur ouvert) que l'État-Major français connaissait d'avant-guerre le système de chiffrement des Allemands et qu'en reconstituant au moyen de 3 télégrammes de même longueur l'anagramme du texte allemand chiffré, on pouvait retrouver la clé et déchiffrer ainsi les autres télégrammes interceptés.

Ce fut pour moi une révélation et je profitai des facilités que me donnait mon poste pour faire converger dans mon bureau toutes les interceptions que la 6^e Armée pouvait faire des radiogrammes allemands.

Je ne reviendrais pas sur ce passé dont le Général Desfemmes m'a fait l'honneur de raconter les diverses péripéties, celles, en particulier qui, beaucoup plus tard, en 1918, m'amènerent à déchiffrer ce télégramme allemand chiffré à l'aide d'un système nouveau plus complexe que ceux du début, qu'on a appelé, depuis, le « Radiogramme de la Victoire ».

Je me contenterai de dire que je trouvais dès lors, un aliment substantiel à mon activité et que les loisirs, que me laissait le Général Maunoury, furent dès ce moment très occupés — je dirai même suroccupés — par le travail de cryptologue ardu et passionnant auquel je me consacrai.

Ce que je ne savais pas alors, c'est que cette voie fixerait mon Destin et, qu'en m'éloignant quelques mois plus tard du Général, elle fixerait peut-être aussi le sien, puisque c'est lors d'une des seules tournées qu'il fit sans moi dans les tranchées, quelques jours après mon départ, qu'il fut si grièvement blessé que son évacuation du front devait devenir définitive. Ce ne fut peut-être qu'une simple coïncidence, mais j'en ai toujours porté en moi l'angoissant souvenir.

En dehors de ses visites matinales et du temps qu'il consacrait à son entourage, le Général tenait aussi à prendre contact avec toutes les Unités qui se trouvaient en arrière du front.

Je me souviens ainsi du jour où il alla s'assurer que les travaux menés par le Génie pour le rétablissement du pont de Rethondes étaient en bonne voie. Cette visite m'a frappé parce qu'elle me permit d'admirer le « bon sens » avec lequel le

Général abordait toutes les questions, même celles qui, techniquement, sortaient de sa compétence directe. Il était, en effet, artilleur et non sapeur. Et pourtant les réflexions qu'il fit ce jour-là, aux Officiers du Génie et les conseils qu'il leur donna eurent un effet déterminant sur la suite de leurs travaux.

Ce n'est que bien plus tard que je me rendis compte, par l'expérience, combien le « bon sens » était une qualité rare, et que pourtant, dans la pratique, elle primait toutes les autres.

Or, je puis affirmer, qu'à toutes ses qualités d'intelligence et à toutes ses vertus militaires, le Général Maunoury ajoutait celle d'un imperturbable « bon sens », qui lui donnait, sur les hommes et sur les événements, cette sûreté de jugement qui faisait de lui le Chef incontesté.

D'ailleurs, malgré l'immobilité relative du front, de nombreux incidents locaux, offensives, contre-offensives, dont on ne mesurait pas toujours au début l'importance, nécessitaient de la part du Général et de son État-Major une vigilance permanente.

C'est un sujet sur lequel je ne m'étendrai pas, car il dépasserait les possibilités de ma mémoire, et surtout les facultés militaires du modeste lieutenant que j'étais alors.

Il est cependant une grave opération que je rappellerai, d'une part parce qu'elle fut, en fin 1914 et début 1915, pour la 6^e Armée, l'une des plus importantes, et surtout la plus angoissante ; d'autre part, parce que son histoire permet de dégager la valeur de ces grandes vertus qui font la force et la gloire de nos Armes.

C'est à l'Est du front, dans la région de Soissons, que devaient se dérouler des événements dramatiques qui ébranlèrent, pendant quelques jours, une partie importante du front de l'Armée.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, cette zone était tenue par le Général de Lamaze, dont les Unités s'étaient assuré une tête de pont au Nord de Soissons, sur la cote 132.

Le Général de Lamaze était un Camarade de l'École Polytechnique du Général Maunoury et un vieil ami. Lorsque la guerre éclata, il était en retraite, comme le Général Maunoury.

Mais en prenant le commandement de la 6^e Armée, le Général Maunoury fit appel à son vieux camarade et lui confia le commandement d'un Groupe de Division de Réserve (la 55^e et la 56^e D.R.).

Je me souviens, comme si j'y étais hier, du premier contact qu'eut le Général de Lamaze avec le Général Maunoury, quand il arriva sur le front, pour prendre son commandement. L'accordade de ces deux Camarades, qui se retrouvaient dans les circonstances aussi exceptionnelles, fut profondément émouvante. Après avoir remercié le Général Maunoury de lui avoir donné cette immense joie de pouvoir « servir » encore

sa Patrie, le Général de Lamaze lui dit ces derniers mots qui resteront gravés dans ma mémoire :

— Mon Général, tu sais qu'à mon âge on peut vieillir subitement, sans s'en rendre compte soi-même, et perdre, du même coup, les qualités de décision qui font la valeur d'un chef. Si tu t'en aperçois pour moi, n'hésite pas surtout à me « fendre l'oreille ». Je le comprendrai fort bien, car je sais que tu ne le feras que dans l'intérêt supérieur de notre Pays auquel nous portons tous deux le même amour.

Or, dès la fin décembre 1914, les Officiers du 3^e Bureau de la 6^e Armée, qui effectuaient la liaison avec leurs Collègues de l'État-Major du Général de Lamaze, commencèrent à trouver que nos tranchées de la cote 132 n'assuraient qu'une tête de pont bien fragile au nord de l'Aisne.

Peu à peu, l'idée se fit jour qu'une offensive locale pour élargir cette tête de pont serait indispensable, et que son succès aurait pour effet d'accroître considérablement la sécurité de Soissons et la stabilité de cette partie du front.

La question ainsi posée arriva d'abord officieusement auprès du Général de Lamaze et du Général Maunoury. L'un et l'autre y réfléchirent, le Général Maunoury attendant que le Général de Lamaze lui fît, à cet égard, des propositions précises.

Or, dès le début, le Général de Lamaze marqua aux Officiers de son État-Major une certaine réticence. Sa crainte était qu'une offensive de notre part ne déclençât une contre-offensive immédiate qui, étant donné la précarité de notre position au Nord de l'Aisne, ne risquât d'être dangereuse pour le maintien même de la ligne actuelle.

Leur pensée et leur désir se précisant chez les Officiers des deux États-Majors, les pressions s'accrurent sur le Général de Lamaze. Celui-ci affirma alors obstinément sa décision de surseoir à toute opération de ce genre.

La question arriva donc sur le plan officiel et le Général Maunoury se rendit plusieurs fois au Château de Belleu, pour en conférer avec le Général de Lamaze.

Je me souviens de cette nuit dramatique où, traversant ensemble, le Général Maunoury et moi, la forêt de Villers-Cotterêts, au retour d'un de ces entretiens, je sentis le Général profondément triste et angoissé. Et comme, n'osant l'interroger directement, j'essayais de lui faire sentir la chaleur de l'affection dont je l'entourrais, il me dit simplement : — Je suis navré. J'ai compris que mon pauvre ami de Lamaze vieillissait.

Puis le Général se renferma dans son mutisme et je me rendis compte qu'il était la proie d'un conflit douloureux entre l'amitié qu'il portait à son vieux Camarade et le sentiment du Devoir qui l'assaillait.

Dès son retour à Villers-Cotterêts, il adressait au G.Q.G. un message par lequel il remettait le Général de Lamaze à la

disposition du Général en Chef. C'était là l'aboutissement héroïque du drame de conscience dont j'avais été le témoin.

Très rapidement, la nouvelle nous arriva que le Général Berthelot, chef du 3^e Bureau au G.Q.G. était appelé à prendre le commandement du 5^e Groupe de Divisions de Réserve en remplacement du Général de Lamaze.

Dès le 8 janvier 1915, si j'ai bonne mémoire, la 55^e Division du 5^e Groupe de Divisions de Réserve attaquait sur la cote 132. Nous traversâmes alors des jours d'espoir d'abord, d'angoisse ensuite.

Je me souviens que le Général Maunoury les passa presque entièrement dans le hangar de paille de la Croix-Lévêque, dont le Général Berthelot avait fait son poste de commandement.

Ce hangar dominait en effet Soissons et la vallée de l'Aisne et de là, on pouvait suivre, au moins partiellement, l'évolution de l'attaque sur la cote 132. Le Général Maunoury ne quittait ce poste que pour se rendre près de la ligne de feu, principalement à Soissons, pour y prendre un contact plus direct avec les unités engagées.

Les premières journées, comme je l'ai dit, ne nous apportèrent que d'heureuses nouvelles : l'offensive progressait, l'ennemi avait été surpris.

Mais dès le 11 janvier, ce dernier contre-attaqua vigoureusement. Aux bonnes nouvelles succédèrent alors des informations alarmantes que les jours suivants ne firent que confirmer, en les amplifiant même.

Nous dûmes, en certains points, repasser l'Aisne et nous retrancher au Sud, y ramenant celles de nos pièces d'artillerie que nous pûmes faire échapper à l'avance allemande.

Nous nous demandâmes alors, pendant quelques heures, si les Allemands n'allait pas intensifier leur effort, et remontant les pentes de la Vallée de l'Aisne, essayer de marcher sur Villers-Cotterêts.

Heureusement, il n'en fut rien, et Soissons tint jusqu'au bout, ainsi que la tête de pont que nos valeureuses troupes arrivèrent à conserver, malgré les attaques désespérées de nos adversaires.

Dès le 16 janvier, la bataille s'apaisait de part et d'autre et nous consolidions nos positions. Mais l'alerte avait été chaude et nos pertes relativement lourdes.

Il ne m'appartient pas de juger si l'opération fut ou non un échec. En effet, certaines des positions auxquelles nos unités furent contraintes de s'installer au Sud de l'Aisne, se révélèrent moins difficiles à tenir que celles que nous avions abandonnées au Nord ; et d'ailleurs Soissons, ainsi que sa tête de pont restaient en définitive entre nos mains.

Nous apprîmes d'ailleurs par le communiqué allemand que l'Empereur « der allerhöchste Kriegsherr » avait assisté lui-

même aux opérations du 13 janvier qui fut pour nous le jour le plus critique. Et je me demandais alors si les Allemands n'avaient pas préparé de longue date une attaque sur ce point du front où notre position lui paraissait comme à nous-mêmes plus fragile et si notre propre attaque, en devançant la leur, n'avait pas bouleversé leur projet et anéanti leur programme.

Sans avoir l'outrecuidance de penser que cette interprétation des faits était la meilleure, la confiance que je portais au jugement et à la prescience du Général me la fit apparaître comme certaine.

Mais je ne voudrais pas abandonner ce sujet sans évoquer à nouveau la mémoire du Général de Lamaze. Je dirai plus loin les circonstances dramatiques dans lesquelles le Général Maunoury fut grièvement blessé, évacué du front sur l'arrière ; puis la solitude dans laquelle il termina ses jours, abandonné de la plupart de ceux qui, pendant sa période de gloire, l'avaient entouré.

Or, il est un de ses Amis qui n'oublia jamais alors de faire à son vieux Camarade une visite quotidienne, pendant laquelle il venait, par sa présence, réchauffer le cœur de ce pauvre aveugle qu'était devenu le Général Maunoury.

Cet Ami, ce fut le Général de Lamaze.

De tels souvenirs ne sont-ils pas à évoquer afin que nos jeunes générations sachent les vertus exceptionnelles que leur ont léguées leurs grands Ancêtres ?

Je me souviens que j'eus, longtemps après la guerre et postérieurement à la mort du Général Maunoury, l'heureuse fortune de rencontrer le Général de Lamaze, au cours d'une villégiature d'été, à Varengeville-sur-Mer. C'est avec un profond respect que j'allai lui présenter mes devoirs.

Je lui parlai, alors, de cette affaire de Soissons, des affres dont le Général Maunoury avait été la proie, dans les jours qui l'avaient précédée, et je lui demandai s'il avait eu l'occasion, au cours des visites quotidiennes qu'il lui rendait, de s'entretenir avec le Général de cette période.

— Jamais nous n'en avons parlé, me dit-il.

Et après un moment de réflexion, il ajouta :

— Le Général Maunoury n'a fait que son devoir en me limogeant ; Je n'ai fait que le mien en lui gardant, jusqu'à sa mort, ma fidélité et mon amitié.

Cette affaire de Soissons émut profondément, en son temps, la population parisienne.

Alors même que le danger était écarté, le Général Maunoury reçut à ce sujet de nombreuses visites et ne ménagea pas les apaisements qu'il lui était d'autant plus facile de donner que nos troupes, comme je l'ai dit, se trouvaient en certains points, au Sud de l'Aisne, en meilleure situation qu'elles ne l'étaient au Nord, le dos à la rivière.

Je me souviens qu'à la fin de Janvier, un groupe de journalistes étrangers, anglais et hollandais, vint encore interviewer le Général à ce sujet. Un peu las de toutes ces questions, et voulant en finir une fois pour toutes, le Général, après avoir assuré ses interlocuteurs que la ville de Soissons restait bien entre nos mains et même que son séjour était sans danger, les invita à déjeuner à Soissons même, à la Banque de France, Q.G. du Colonel Schmitz, dont les unités tenaient les lignes du front Nord.

La Banque de France avait déjà reçu quelques « marmites » et l'invitation n'était pas sans risques. En fait, le déjeuner se passa fort bien, sans incidents, et sans « marmites » et les journalistes quittèrent l'Armée, fiers et satisfaits à la fois de la cordialité de la réception, mais surtout de leur héroïque attitude. Il est certain que ce déjeuner aurait pu plus mal tourner.

Cet interview fut le dernier que le Général eut à donner.

Dès lors, la vie de tranchée reprit, avec sa monotonie d'ailleurs toute relative, car de nombreux incidents locaux, attaques ou contre-attaques, provoquaient chaque jour des alertes et des mouvements de troupes. En outre, le moral des unités du front souffrait de cette immobilité dangereuse et inconfortable, sans que rien ne pût en laisser prévoir la fin et alors que l'inconnu de l'avenir pesait sur tous les cœurs.

Aussi, le Général Maunoury multipliait-il ses contacts avec les troupes du front, voulant par sa présence, réconforter les hommes et leur faire comprendre qu'il partageait leurs peines, leurs soucis, et, dans la mesure où il le pouvait, leurs dangers.

Il apportait, en outre, tous ses soins à l'étude et à l'organisation de la ligne de défense que le G.Q.G. avait demandé, par prudence, de prévoir à l'arrière du front, afin de faire face à l'éventualité d'un repli, quelque improbable qu'il nous parût. Il fut accompagné, dans certaines de ces tournées, par le Colonel Brécard, qui assurait alors les liaisons du G.Q.G. avec la 6^e Armée et qui témoignait au Général Maunoury une confiance et un dévouement que je me fais un devoir de rappeler ici.

C'est en février (le 18, si je ne me trompe) que la 6^e Armée eut la douleur de perdre un de ses plus brillants officiers de haut grade, le Général de Grandmaison, tué au cours d'une de ses visites aux tranchées de 1^{re} lignes, à la lisière de Soissons qu'il cherchait à regagner en terrain découvert, à travers les rafales de l'artillerie allemande.

J'évoquerai aussi la visite que le Général Joffre fit, à cette époque, à la 6^e Armée, le 11 février, si je ne me trompe. Elle fut accompagnée d'une Revue et d'une remise de décorations à Rethondes, à Montgobert et à Villers-Hélon, où se trouvait le Régiment Marocain, commandé par le Colonel Foeymirau.

Ce défilé de troupes, revenant du front et prêtes à y retourner, soulevait en nos coeurs, une émotion poignante.

Je me souviens que, s'arrêtant devant le Colonel Poeymirau, le Général Joffre échangea avec lui ces quelques mots, qui claquèrent comme un drapeau :

- Je puis compter sur vous ?
- Oui, mon Général.
- Sur votre Régiment ?
- Oui, mon Général.
- Allons, c'est pour la France !

Je ne savais pas alors que je vivrais, un jour, au Maroc et que j'y retrouverais, dans toutes les villes et dans tous les coins du bled, le souvenir du Colonel Poeymirau, étroitement associé à l'épopée glorieuse du Maréchal Lyautey.

Mais les jours, s'écoulant, me rapprochaient du terme de ma présence aux côtés du Général Maunoury et du séjour, hélas ! du Général à Villers-Cotterêts.

La Section du Chiffre du Cabinet du Ministre de la Guerre avait, en effet, suivi de plus près que je ne l'imaginais, les travaux de « cryptologue » pour lesquels je m'étais passionné, sachant leur importance pour les opérations. De nombreuses pressions s'étaient exercées, à ce sujet sur le Général Maunoury. A plusieurs reprises, le Général Biat, Directeur du Cabinet du Ministre de la Guerre et Monsieur Millerand, Ministre de la Guerre, étaient venus à Villers-Cotterêts rendre visite au Général Maunoury et, chaque fois, ils avaient insisté auprès de ce dernier, pour qu'il acceptât de leur livrer son « jeune cryptologue » afin qu'il prît place dans l'équipe des chercheurs de la « Chambre Noire » de la Section du Chiffre.

Nous étions liés, le Général Maunoury et moi, par trop d'heures inoubliables pour que nous puissions répondre favorablement à une telle demande. C'est donc plusieurs fois de suite que nous nous y dérobâmes. Puis, la pression se faisant de plus en plus vive, le Général Maunoury me dit un jour :

— Mon cher Painvin, il faut, à l'heure actuelle, se trouver là où l'on peut rendre le mieux service. Allez à la Section du Chiffre. Restez-y pendant une quinzaine de jours. Au bout de ce délai, vous me direz franchement si vous pouvez, oui ou non, y faire du travail utile. Si oui, vous y resterez ; sinon, vous reviendrez auprès de moi.

Je partis donc, la mort dans l'âme. C'était en mars 1915.

Pendant les premiers jours de mon séjour à Paris, le temps s'assombrit et la pluie, à Villers-Cotterêts, obligea le Général Maunoury à suspendre, pendant quelque temps, les tournées qu'il avait l'habitude de faire dans les tranchées. Puis, un jour, il partit en tournée d'inspection dans les tranchées de la 14^e Division, au Nord de l'Aisne, dans la région de Nouvron.

Hélas ! ce jour devait être, pour la 6^e Armée, et pour toute la France un jour de deuil.

L'Officier qui me remplaçait auprès du Général et qui n'avait peut-être pas la même expérience que moi de ses imprudences, ne vit pas, ou n'entendit pas le Général Villaret lui dire de regarder, par un créneau de notre tranchée, la tranchée allemande, qui n'était qu'à une quinzaine de mètres.

C'est donc sans périscope que le Général se pencha sur le créneau. Hélas ! l'ennemi avait, évidemment pointé déjà une arme dans la direction du créneau et c'est à ce moment que notre grand Chef reçut, en pleine figure, la balle fatale dont il faillit mourir et qui l'empêcha à jamais de reprendre son Commandement.

Ici s'achève donc l'épopée du Général Maunoury dans le cadre de ce Pays qui l'avait vu arriver alors qu'il avait déjà atteint à l'apogée de sa gloire, près de cette ville de Villers-Cotterêts où il avait fixé sa résidence, qu'il avait appris à aimer et qui fut, pendant plus de six mois, le centre d'où rayonnèrent les bienfaits de sa vive intelligence, de son énergie et de ses vertus militaires.

La suite appartient à l'Histoire et je ne l'ai pas vécue auprès de lui.

Le Général survécut à l'horrible blessure qui le défigurait, et qui le força, jusqu'à la fin de ses jours, à garder un bandeau noir sur la plus grande partie de son visage. Mais il resta aveugle.

Le Gouvernement reconnut, d'abord, ses mérites exceptionnels en le nommant, malgré son infirmité, Gouverneur militaire de Paris.

Puis un jour, il le mit à la Retraite ; et ce n'est qu'après sa mort qu'il le promut à la Haute Dignité de Maréchal de France. Ce vieux soldat ne connut donc pas la joie qu'il aurait éprouvée, si cette nomination était venue plus tôt.

Pendant toute sa retraite, le Général ne cessa de dispenser autour de lui les effets de sa bonté, de sa bienveillance et de sa sagesse. Il connut, sans jamais s'en plaindre, la tristesse de la solitude que sa cécité rendait encore plus complète. Il fut délaissé par la plupart de ceux qui l'avaient jadis entouré. La Générale Maunoury dût même faire une démarche auprès du Ministère de la Guerre pour que la pension militaire de son mari ne fût pas oubliée.

Mais il conserva l'amitié fidèle de vieux Camarades, comme le Général de Lamaze.

J'avais, moi-même, peu de temps disponible à lui consacrer, prisonnier, comme je l'étais, des exigences de la « Chambre Noire ». Mais ma femme ne manqua jamais, au moins chaque semaine, de me remplacer auprès de lui et de rendre visite à la Générale.

Il aimait beaucoup sa propriété d'Herbilly et allait souvent

s'y reposer. Je l'y rejoignis, un jour, pour le déjeuner. Après le repas, il me proposa de faire avec lui le « tour du propriétaire ». Il prit mon bras et je me souviens de l'émotion que j'éprouvais quand, s'arrêtant de lui-même aux endroits d'où la vue était belle et étendue, il me disait :

— Arrêtez-vous là, Painvin. Vous voyez d'ici... et ce grand Aveugle me décrivait l'horizon qu'il avait tant aimé et que lui ne voyait plus.

Chaque année, la Municipalité de Meaux l'invitait aux cérémonies commémoratives de la Victoire de la Marne, dont il avait été, pour la Région, l'incarnation.

Il m'écrivait chaque fois, à ce sujet, de sa grande écriture d'aveugle, appliquée et émouvante. Il me demandait de lui organiser son voyage et de l'accompagner. J'eus le privilège de pouvoir l'assister, une fois, dans ce déplacement.

Je conserverai toujours le souvenir de cette marche à la fois simple et triomphale, que le Général Maunoury, appuyé sur mon bras, fit dans cette Ville de Meaux, au milieu d'une population qui ne savait comment lui témoigner son respect et sa reconnaissance. Il reçut, ce jour-là, de la délégation qui venait à lui, un gros bouquet de fleurs, qu'avec sa courtoisie et sa gentillesse habituelles, il voulut bien offrir ensuite à ma femme.

Il mourut en 1923.

Je remercie la Providence qui voulut bien me faire l'inestimable don de pouvoir « servir » auprès du grand Héros de la première guerre mondiale que fut le Maréchal Maunoury.

Mais mon cœur se serre, encore aujourd'hui, quand je songe qu'il tomba, grièvement blessé par les balles allemandes, lors de la seule tournée qu'il fit, sans moi, dans les tranchées de 1^{re} ligne.

Casablanca. Le 17 Juin 1965.

G. J. PAINVIN.

